Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 13 (1925)

Artikel: La personnalité religieuse de William James : d'après une publication récente

Autor: Masson, Charles

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-380096

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LA PERSONNALITÉ RELIGIEUSE DE WILLIAM JAMES

D'APRÈS UNE PUBLICATION RÉCENTE

Tous les lecteurs français de l'œuvre de William James apprécieront à sa juste valeur le livre que nous ont donné MM. Floris Delattre et Maurice Le Breton. (1) Dans les deux volumes des *Letters of William James*, publiés par son fils M. Henry James, ils ont choisi cent trente-cinq lettres particulièrement propres à faire connaître « tous les traits fondamentaux du tempérament et de la doctrine de William James ». La préface de M. Henri Bergson, la reproduction du portrait que M. Henry James a tracé de son père dans l'édition originale, les notes qui relient les unes aux autres les lettres des différentes périodes de la vie du philosophe américain, tout contribue à faire de ce volume la plus attachante des biographies. Chez William James, plus que chez d'autres, la philosophie est inséparable du philosophe, aussi ses « lettres » seront-elles toujours une très précieuse introduction à l'étude de sa pensée, qu'elles permettent de saisir en sa source et en son développement. Toutefois, la nature même des « lettres », documents personnels s'il en fût, les destine à éclairer d'une vive lumière le tempérament, le caractère, la vie intime de leur auteur. Voilà pourquoi nous avons cru de quelque intérêt de les utiliser, dans l'étude qui va suivre, pour fixer à nouveau les traits principaux de la personnalité religieuse de William James.

Peu de penseurs religieux furent aussi indépendants à l'égard

(1) William James, *Extraits de sa correspondance.* Choisis et traduits de l'anglais par Floris Delattre et Maurice Le Breton. Préface de M. Henri Bergson. Paris, Payot, 1924. 1 vol. in-8°, 349 p.

de la tradition que William James. A commencer par son grand'-père paternel, un Irlandais qui passe l'Océan parce que ses parents songeaient à le faire entrer dans les ordres, il semble de tradition, dans la famille James, de n'en point avoir. Le père du philosophe, ennemi passionné de toute convention, détestant les formes religieuses établies, s'était rallié à la théosophie mystique de Swedenborg. Plaçant le caractère au-dessus de tout, il déclarait préférer « avoir un fils rongé de tous les péchés du Décalogue qu'un fils parfait ». « Pour moi, écrit William James peu après la mort de son père, je garde son ironie bienveillante, son entrain, sa bonté, sa croyance au divin, et j'estime, comme lui, avoir droit à une opinion sur les causes profondes de l'univers. » (1) Quand nous abordons William James, n'oublions jamais que nous avons affaire à un Américain et à un non-conformiste. Enfant d'un peuple jeune, pour lequel le passé ne pèse pas lourd, William James en a la force exubérante, sauvage, qui, par moments, le dresse en face de « la latinité moribonde » avec l'audace orgueilleuse du « barbare ». (2) Non-conformiste, élevé dans un milieu très éloigné de l'orthodoxie traditionnelle, William James échappe aux étroitesses dogmatiques, aux timidités intellectuelles et morales des groupements ecclésiastiques. De là l'entière et surprenante liberté qu'il apporte à l'examen du problème religieux, la hardiesse avec laquelle il propose les solutions les plus inattendues aux questions de toujours. Rien ne l'empêche de se frayer une voie originale dans la complexité du problème religieux, autour duquel la pensée humaine s'était fixée depuis longtemps en quelques attitudes nettement définies.

L'indépendance de William James à l'égard de la tradition nous explique sans doute pour une part la liberté de sa pensée, mais jamais celle-ci ne se fût manifestée avec une pareille sécurité, nous dirions presque avec une telle allégresse, si elle ne se fût appuyée sur une force morale sûre d'elle-même. William James a une conscience si immédiate et vive du sens et de la valeur de la vie que la crainte de compromettre ses certitudes vitales par les hardiesses de sa pensée ne le retient jamais. La vie reli-

(1) William James, *Extraits de sa correspondance*, p. 86. Nos nombreuses citations de ce volume seront marquées désormais par la seule indication de la page.

(2) P. 202.

gieuse de nombre de personnalités chrétiennes s'est développée en fonction de certaines croyances reçues et souvent au prix de crises douloureuses, rançon de l'adaptation de la vie aux croyances ou des croyances à la vie, William James nous laisse au contraire l'exemple rare d'une vie qui s'est trouvée, affirmée et développée, selon sa vérité interne, vérité à laquelle certaines croyances viennent, plus tard et sans heurt, donner une expression et une légitimation intellectuelle. Dès lors l'objet de notre étude sera moins certaines croyances et leur évolution, qu'un tempérament, un caractère, une vie personnelle originale.

Le lecteur européen des lettres de William James sera frappé par leur accent de vérité. Que la fantaisie et l'humour y déploient leurs ailes légères, brillantes des multiples reflets d'une vaste culture, guidées par un écrivain admirablement doué, aucune ombre de recherche de l'effet pour l'effet ne passe sur le parfait naturel de la correspondance. Mais cette vérité dans l'expression, cette note claire et primesautière qui donne tant de charme à tous les écrits de William James n'est que la résonance de la qualité maîtresse de sa vie personnelle. Nous ne dirons pas qu'il avait le courage de la vérité, tant il était vrai sans effort, vis-à-vis des autres comme vis-à-vis de lui-même, sans être effleuré par la pensée qu'il pût en être autrement. Qu'on en juge par ces quelques passages d'une lettre à son père mourant :

Voilà bien longtemps, depuis dix mois surtout, que nous sommes faits à l'idée d'une séparation, et c'est ce qui atténue la pensée que tu en es peut-être à ta dernière maladie. Tu es assez âgé, tu as lancé au monde ton message de bien des façons, et tu ne seras pas oublié ; tu es maintenant seul ici-bas : prions dans l'espoir que, là-haut, notre chère mère bien-aimée attend ta venue. Ton départ ne sera pas une discordance... Je te dois toute ma vie intellectuelle, et, bien qu'à l'exprimer nous ayons souvent paru en désaccord, il existe sûrement une harmonie quelque part où viendront se réconcilier nos efforts... Pour le reste, et quant à savoir si nous nous retrouverons tous un jour avec Maman, je ne puis rien dire. Plus que jamais, en ce moment, je sens que si cela pouvait être vrai, tout s'expliquerait et serait justifié. Et, tandis que je te dis adieu, j'ai comme un mystérieux sentiment que la vie ne dure qu'un jour, et ne rend, au fond, qu'une seule note, tant on croirait souhaiter un banal « bonsoir ». Bonsoir donc, mon cher et vénéré Père ! Et si je ne te revois plus — Adieu ! et sois béni ! (1)

(1) P. 83-85, passim.

Et si l'approche de la mort doit être l'épreuve décisive qui révélera la vérité ou la valeur d'une attitude morale, citons encore ces lignes d'une lettre de William James à sa sœur dont la santé donnait les plus graves inquiétudes :

...Evidemment, je sais bien, comme tout le monde, qu'après un tel verdict médical, tout n'est peut-être plus qu'une question de jours ; et alors, adieu neurasthénie, névralgie, maux de tête, lassitude, palpitations et dégoût, tout à la fois. Je crois que tu envisagerais volontiers cette hypothèse, avec tous ses bons et ses mauvais côtés. Je sais que tu n'as jamais tenu à la vie.... Ton courage, ton entrain, et ton sang-froid, aux prises comme tu l'es avec la souffrance physique, sont tout simplement sans exemple ; et quand tu seras relevée de ton poste, il ne restera plus de toi que cette note-là, éclatante, et aussi l'impénétrable mystère de cette fatale faiblesse nerveuse qui te tient enchaînée depuis des années....

Il peut te paraître singulier de m'entendre ainsi parler froidement de ta mort, mais, ma chère petite sœur, si l'on a l'esprit hanté de certaines pensées, comme ton esprit doit l'être, je le sais, pourquoi ne pas tout dire? Je sais que tu préfères cela de beaucoup... (1)

A quelle hauteur devaient s'aimer ces âmes pour pouvoir supporter ainsi sans faiblir la lumière crue et dure de la vérité ! Cette virile fidélité à la vérité trahit la vigueur morale peu commune qui est un des caractères les plus marqués de la personnalité de William James. La lutte, le risque sont pour lui des éléments essentiels de la vie humaine.

J'ai souvent pensé, écrivait-il à sa femme, qu'on ne saurait mieux définir un tempérament qu'en recherchant sous l'empire de quelle disposition mentale ou morale particulière nous nous sentons vivre d'une vie plus active, plus profonde, et plus intense... Or, autant que j'en puis parler, cette attitude caractéristique comporte toujours chez moi un élément de tension active, de résistance, pour ainsi dire, où je compte sur le monde extérieur pour arriver à fondre le tout en une harmonie parfaite, mais sans garantie aucune. Qu'on me le garantisse, et voilà mon attitude qui aussitôt s'immobilise et devient insipide. Que la garantie vienne à disparaître, alors, pour peu que je sois avant tout (« überhaupt ») en bonne santé, je ressens une sorte de bonheur enthousiaste et profond, une âpre détermination à faire ou à souffrir n'importe quoi, qui se traduit dans mon organisme par une sorte de

(1) P. 120-124, passim.

douleur lancinante au sternum (ne souris pas, c'est pour moi un élément essentiel). (1)

Engager sa responsabilité sans que soit démontrée la certitude du succès final, croire sans garantie, que son attitude personnelle peut influer sur les destinées de l'univers, se lancer dans la mêlée alors que la victoire est indécise, voilà ce qu'il faut à William James pour donner toute sa mesure et vivre pleinement. Volontiers il répéterait avec Platon : « Καλὸν γὰρ τὸ ἆθλον κα ἡ ἐλπις μεγαλη » (2). Racontant à son fils Alexandre la mort d'un petit loup, appelé « coyote », tué près d'un hôtel où il séjournait, il conclut en ces termes :

Il faisait son métier de coyote en héros, comme tu dois faire ton métier de petit garçon et moi mon métier d'homme, sinon nous ne vaudrons pas ce petit coyote. (3)

Un tel héroïsme moral devait empêcher William James d'accepter sans réserve l'optimisme d'Emerson et faire de lui l'adversaire des systèmes idéalistes, philosophies d'évasion, qui en privant le mal de toute réalité tendent à énerver la résistance morale.

A mon sens, écrit-il, tout ce qui soutient l'homme en ce monde, c'est en dernier ressort, la force de résistance pure et simple. Je ne puis me résoudre, comme tant d'autres semblent pouvoir le faire, à détourner mon regard du mal, et à le présenter sous de belles couleurs. Le mal est tout aussi réel que le bien, et si on le nie, il faut également nier le bien. Il faut l'admettre, le haïr, et le combattre tant qu'il nous restera un souffle de vie. (4)

On retrouve ici l'inspiration même du vigoureux plaidoyer inséré par William James dans son *Expérience religieuse* en faveur de l'héroïque pauvreté, de « l'attitude athlétique, l'âme toujours tendue, et toujours prête au combat de la vie » (5). Il faut signaler également ici le point d'attache dans la vie personnelle de notre philosophe des pensées qu'il a développées sous le titre général

(1) P. 71 et 72.
(2) Cité dans Boutroux, *Science et religion*, p. 367.
(3) P. 188.
(4) P. 60.
(5) *L'expérience religieuse*, traduction française, 2e éd., p. 316.

de « volonté de croire », effort pour légitimer devant la raison l'acte de foi que suppose l'attitude héroïque, acte de foi par lequel le croyant accepte de courir les risques de l'erreur pour atteindre la vérité et réaliser sa destinée.

Chez William James cet héroïsme moral ne s'affirme pas aux dépens de la sensibilité. On a parlé à bon droit de sa sensibilité d'artiste, et elle jette en effet dans ses lettres le reflet chatoyant des lieux dans lesquels il a vécu. Sa vision des choses et des gens est toujours vive, précise et personnelle.

Nous avons une belle colline aux Salters, écrit-il de sa maison de campagne, et quel panorama ! La petite maison avec sa grange est bien gentille, aussi. Mais quelle différence avec la Suisse, cette herbe rare, cette campagne sauvage, cette terre de misère, sous le triste soleil d'Amérique, triste parce que si inerte. Il plane sur toute l'Amérique une étrange fragilité féminine, si différente de la robuste virilité de la Suisse et de l'Angleterre qu'on se sent pris en rentrant d'une singulière tristesse, et qu'on est plus résolu que jamais à ne plus repartir pour l'étranger, à moins que pour y finir ses jours. (1)

Mais la sensibilité de William James si vivement impressionnée par le monde extérieur vibrait plus encore aux influences subtiles du monde intérieur dont elle éclairait les retraites les plus cachées. Rares sont ceux qui, sous les apparences insignifiantes de l'existence quotidienne, sont capables de discerner avec une poignante intensité le tragique et la grandeur de la vie humaine.

Ma chérie, écrivait James à sa femme, l'impression la plus profonde que j'aie ressentie depuis que je suis en Allemagne est peut-être celle que m'ont faite ces vieilles paysannes ridées, vrais castors infatigables, arpentant les rues comme des hommes, tirant leurs charrettes ou portant leurs lourds paniers, toutes à leurs affaires, semblant ne rien voir du luxe et du vice qui les frôlent, lointaines habitantes d'un monde meilleur et plus pur. Leurs pauvres vieilles figures ravagées et durcies, leurs pauvres vieux corps desséchés par le labeur incessant, leur âme patiente enfin, me font pleurer. « Ce sont nos aînées », ce sont les créatures vénérables qui ont droit à notre respect. Tout le mystère de la femme semble incarné en leur laideur... les Mères ! les Mères ! vous êtes toutes semblables ! (2)

William James eut à payer le prix d'une sensibilité si délicate.

(1) P. 138.
(2) P. 78.

Nombre de ses lettres jusqu'à l'époque de son mariage témoignent d'une extrême mobilité nerveuse et d'une équilibre moral instable. On sait que la fameuse expérience de « l'âme malade » que William James devait introduire trente ans plus tard dans ses *Variétés de l'expérience religieuse* a été faite par lui-même un soir que dans un état d'épuisement nerveux, il crut devenir fou de terreur. (1)

William James était donc doué d'un sens très vif des réalités de la vie intérieure. Son héroïsme moral qui l'appelait à l'action ne l'empêchait pas de revenir sans cesse à la source de son énergie personnelle. Il prenait conscience de son âme à des profondeurs où le commun des mortels n'atteint guère. C'est alors qu'il écrivait :

... une circonstance récente a réveillé en moi la monade spirituelle comme cela ne m'était arrivé qu'une ou deux fois. « Malgré la vue des misères où nous vivons et qui nous tiennent par la gorge », il reste une étincelle inextinguible qui flambe au moment où l'on s'y attend le moins, et révèle l'existence d'une réalité, de la raison qui est au fond des choses. (2)

La nature, et la nature sauvage d'Amérique, lui aidait puissamment à retrouver son moi le plus intime. Il déclarait lui-même en avoir un « curieux besoin, presque organique » (3). En séjour aux portes même du désert de l'Adirondack, il écrivait à une amie :

J'aspire à descendre, et ne suis rien du tout, à vrai dire, n'étant pas encore le sauvage que j'aurais voulu devenir, sans être pour cela le civilisé que je devrais bien me contenter d'être ! Mais je voudrais vous voir, vous aussi, vous tourner vers le désert. Il y a dans cette région des Adirondacks des coins et des sommets où l'on peut vraiment « s'abandonner à sa nature divine », et, tant qu'on y demeure, on semble jouir un peu de sa liberté native, loin de toute fièvre et de tout mensonge. (4)

Un autre témoignage de l'action de la nature sur la vie intérieure de William James nous est fourni par le récit qu'il fait à sa femme d'une de ses nuits les plus mémorables, vécue en haute montagne avec quelques compagnons :

(1) *Expérience religieuse*, p. 134.
(2) P. 57.
(3) P. 224.
(4) P. 151.

Le guide avait fait une magnifique provision de bois, le ciel se dégagea de toute trace de nuées ou de vapeurs, le vent tomba, et la fumée s'éleva droite dans le ciel. Il faisait une température idéale en dehors comme en dedans de la tente, la lune se leva et vint avant minuit éclairer le paysage, ne laissant plus voir que certaines des plus grandes étoiles, et il me sembla sentir, d'une manière extrêmement vivante, comme la légèreté même de mon âme. Influences de la Nature, présence autour de moi de tant de braves cœurs, de notre bonne Pauline, surtout, pensées qui allaient vers toi et les enfants, et vers notre cher Henri, en mer, problème des conférences d'Edimbourg, tout cela fermentait en moi, et alors ce fut une véritable nuit de Walpurgis. J'en passai une bonne part dans les bois, où les flots du clair de lune s'étendaient sur toutes choses comme une dentelle magique, et je croyais sentir en mon être comme la rencontre ineffable des dieux de toutes les mythologies de la nature avec les dieux moraux de la vie intérieure...

C'est une des nuits solitaires les plus heureuses de mon existence, et je sais maintenant ce que c'est qu'un poète. C'est celui qui peut sentir dans leur immense complexité les influences que j'ai éprouvées, et y ménager par endroits des percées d'où s'échappe le verbe. (1)

La description de cette nuit unique ne répond-elle pas admirablement à la définition que notre philosophe a donné lui-même de l'expérience religieuse : « Tout instant de la vie qui nous fait mieux sentir la réalité des choses spirituelles » (2) ? Nous sommes donc arrivés au cœur de notre sujet, presque sans nous en apercevoir, ce qui ne surprendra pas ceux qui savent combien est difficile à fixer dans l'œuvre de James la limite qui sépare les expériences religieuses de celles qui ne supportent décidément pas une pareille qualification. Une fois de plus, usons de l'avantage que nous avons dans cette étude de pouvoir laisser parler James lui-même, et écoutons-le s'analyser sans ménagement dans deux lettres adressées, l'une au professeur Starbuck, l'autre au professeur Leuba en réponse aux critiques dont ils avaient accompagné leur compte-rendu de *L'expérience religieuse.* A Starbuck, James déclarait :

Je dois vous avouer franchement que dans mon *Expérience religieuse*, j'ai poussé la « théorie » aussi loin que je le pouvais alors, et que je ne puis la pousser plus loin aujourd'hui. Au delà, je n'y vois

(1) P. 183 et 184.
(2) P. 262.

plus clair. Je suis pourtant sûr qu'on a encore des sentiers à tracer de ce côté-là. Il y a selon moi un point acquis : c'est la conviction que notre conscience « rationnelle » ne fait que toucher une partie de l'univers réel, et que notre vie s'alimente également à la région « mystique ». Personnellement, je n'ai aucune expérience mystique, mais seulement assez du germe mystique pour reconnaître d'où vient cette voix quand je l'entends. (1)

James est plus explicite encore dans sa lettre à Leuba :

... Personnellement, ma position est simple. Je n'ai point le sentiment d'être en relation vivante avec un Dieu. J'envie ceux qui l'ont, car je sais que ce me serait une aide immense. Dans ma vie *active*, le Divin se borne à des concepts abstraits qui, en tant qu'idéals, m'intéressent et me déterminent, mais seulement à un faible degré, auprès de ce que pourrait produire le sentiment de Dieu, si je l'avais. Il y a là surtout une question d'intensité, mais les différences d'intensité peuvent déplacer tout notre centre d'énergie. Et si dépourvu que je sois du sentiment intime de Dieu (*Gottesbewusstsein*) au sens le plus simple et le plus fort, il y a pourtant *quelque chose en moi* qui *répond* quand j'entends de ce côté-là des voix étrangères. Je reconnais la voix profonde. Quelque chose me dit : *c'est là qu'est la vérité*, et je suis *sûr* qu'il ne s'agit ni d'une vieille habitude déiste, ni de préjugés d'enfance. Ce serait là du christianisme, et j'en suis si loin qu'il me faut, avant de pouvoir écouter la voix du mysticisme, l'en dégager et m'en affranchir. Appelez cela, si vous voulez, mon *germe* mystique. C'est un germe très répandu. C'est lui qui crée la grande majorité des croyants. Dans mon cas, comme dans la plupart des cas, il résiste à toute critique purement athée, mais peut se combiner énergiquement avec une critique *interprétative* (qui ne se contente pas d'invoquer « l'hystérie » ou les « nerfs »). (2)

William James parle donc avec une grande réserve, et presque avec une défiance de parti pris, de son expérience religieuse. Est-ce crainte d'être dupe? Lui, si prêt à faire confiance à autrui, se montre pour lui-même d'une extrême sévérité. Ne se fait-il pas passer involontairement pour plus pauvre qu'il n'est, dans son souci de juger sa vie personnelle sans se départir de l'objectivité de l'homme de science? N'a-t-il pas conscience du tort que

(1) P. 255.
(2) P. 256.

l'homme d'étude fait en lui au croyant lorsqu'il écrit à son ami, M. H. W. Rankin :

Vous voyez que, bien que la religion soit la grande affaire de ma vie, je suis d'une orthodoxie plus que douteuse, et envisage les choses sous un jour trop impersonnel. (1)

Sa distinction entre l'« expérience mystique » qu'il se dénie et le « germe mystique » qu'il avoue posséder laisse entendre qu'il a de la présence de Dieu un pressentiment plutôt qu'un sentiment. Ses expériences religieuses lui révèlent son âme agrandie, augmentée, plutôt que Dieu. Elles le conduisent sur le seuil du sanctuaire, elles ne l'y font pas entrer. Cette impression est confirmée par une réflexion de William James sur la prière. On sait que dans son grand ouvrage sur *L'expérience religieuse*, il considère la prière comme « l'essence même de l'expérience religieuse » (2); or répondant à un questionnaire relatif à la croyance religieuse qui lui fut remis en 1904 par le professeur James-B. Pratt, de Williams College, William James écrit : « Il m'est absolument impossible de prier. Je me sens ridicule et emprunté ». (3) Nous avons vu que William James n'éprouvait pas ce sentiment au temps où il écrivait dans la lettre à son père que nous avons citée plus haut : « prions, dans l'espoir que, là-haut, notre chère mère bien-aimée attend ta venue ». (4) Comment cet élan mystique a-t-il fait place dans l'âme de James à une impossibilité de prier franchement reconnue, nous ne le savons. Toujours est-il qu'avec la possibilité de prier s'est évanoui pour lui l'espoir de pénétrer par l'expérience jusqu'au cœur de la vie religieuse, jusqu'à la communion vivante et personnelle avec Dieu.

Loin de cacher les lacunes de son expérience religieuse, William James les soulignait peut-être avec un excès de scrupules. Il ne voulait pas qu'on pût le croire plus riche qu'il n'était. A plus forte raison a-t-il déclaré avec franchise, à l'occasion, combien il était éloigné de cette forme particulière de l'expérience religieuse qui s'appelle l'expérience chrétienne. Nous l'avons déjà entendu confesser son « orthodoxie plus que douteuse » à un correspondant

(1) P. 175.
(2) *Expérience religieuse*, p. 398.
(3) P. 261.
(4) P. 83.

qui aurait donné beaucoup pour l'amener à professer une foi chrétienne positive.

Vous serez moins heureux d'apprendre, lui écrit encore James quatre ans plus tard, que je ne pense pas pouvoir jamais arriver à croire au système chrétien du salut par le Médiateur ; j'épouse une théorie qui fait une part plus grande à l'évolution continue. (1)

Et toujours au même M. Rankin, revenant sur le même sujet James écrit en 1903 :

Bien que je les aie laissées sans réponse, j'ai apprécié et apprécie toujours vos deux longues lettres, mais, comme vous le savez, je n'accepte pas comme vous, la théorie de l'Evangile ; je ne le peux pas. La Bible elle-même, dans ses deux Testaments, à part quelques passages de saint Jean et de l'Apocalypse, me semble si intensément naturelle et humaine qu'elle constitue le document le plus fatal à la théologie orthodoxe, pour autant que celle-ci prétend se baser sur le texte biblique. Personnellement, je crois que la théologie orthodoxe contient des éléments permanents de vérité... Je crois qu'à l'avenir on devra les retrouver dans toute philosophie religieuse durable. (2)

Malgré ces humbles aveux d'hérésie que William James ne marchandait pas, un des hommes de notre pays qui l'a le mieux connu et compris, le regretté professeur Flournoy a écrit : « Je n'hésite pas à considérer sa personnalité et sa philosophie comme de pure essence chrétienne. » (3) Quiconque s'attache à l'esprit et non à la lettre de l'Evangile souscrira volontiers à ce jugement si équitable, mais nous croyons devoir inscrire ici une réserve. Par l'éducation qu'il reçut, par son spiritualisme résolu qui lui faisait écrire déjà aux approches de sa vingt-cinquième année et avec la fougue de cet âge : « Je veux bien être pendu si je suis matérialiste » (4), par son inspiration morale si forte et si pure, par sa foi en un Dieu qui agit et qui lutte, par sa foi en l'immortalité personnelle, William James appartient assurément à cette large famille d'esprits qui tout en s'éloignant de ses doctrines et de ses formes officielles n'en ont pas moins trouvé dans le christianisme l'influence spirituelle qui les a faits ce qu'ils sont.

(1) P. 217.
(2) P. 246.
(3) Th. Flournoy, *La philosophie de William James*, p. 140.
(4) P. 37.

Cependant être chrétien implique plus qu'une certaine qualité de vie, une foi ou une expérience religieuse dont Jésus-Christ soit l'objet. Or cette foi personnelle en Jésus-Christ ne s'exprime nulle part dans la *Correspondance*. A peine pouvons-nous y relever une seule allusion au Christ, encore sa portée est-elle par trop atténuée par l'humour du contexte : « Le Christ est mort pour nous tous, restons donc ce que nous sommes, quitte à voir où nous devons nous corriger. (Le seul crime impardonnable, c'est de vouloir corriger les autres, comme les Etats-Unis, les Philippines.. ») (1) Que conclure de ceci? Il nous importe peu à la vérité que William James ait adhéré ou non à une orthodoxie chrétienne quelconque, mais il nous semblait intéressant de vérifier à la lumière de ses lettres le jugement du professeur Flournoy que nous avons remis sous les yeux du lecteur. Chrétien d'esprit et de pensée William James n'a pas réalisé l'expérience chrétienne dans ce qu'elle a de plus caractéristique, et sa foi si ardemment spiritualiste ne s'est pas attachée à la personne même de Jésus-Christ.

En définitive, il y eut chez William James prédominance très nette de la croyance sur l'expérience. Il ne lui a pas été donné de pénétrer aussi avant dans la vérité par la vie que par la pensée. Sa foi a manqué des confirmations de la vue. Ses croyances religieuses n'en ont pas moins été pour lui, selon l'expression qu'il affectionnait, des « hypothèses vivantes ». « Vivantes », parce qu'elles éveillaient un écho profond dans son cœur, parce qu'elles plongeaient leurs racines dans la substance même de son être moral, parce qu'elles lui étaient nécessaires pour affronter la vie. Ecoutons-le répondre au questionnaire Pratt.

— Pourquoi croyez-vous en Dieu? Est-ce :

1° A cause de la force d'un argument? « *Non, certainement.* »

2° Ou parce que vous avez éprouvé sa présence? « *Non, mais plutôt parce que j'ai besoin que cela soit vrai, de toute nécessité* » (2).

— Croyez-vous à l'immortalité personnelle? « *Jamais bien vivement; mais, plus je vieillis, plus j'y crois.* » Si oui pourquoi? « *Parce que je commence à me sentir prêt à vivre.* » (3)

Ainsi les croyances religieuses de James répondent toujours à des besoins d'ordre pratique pour lui d'importance vitale. S'il

(1) P. 229.
(2) P. 259.
(3) P. 261.

bataille contre ceux qui mettent en doute ou nient la légitimité de ses croyances, c'est qu'elles déterminent sa vie qu'il a engagée tout entière sur elles. Nous trouvons donc un reflet beaucoup plus fidèle de la personnalité religieuse de William James dans *La volonté de croire* que dans *L'expérience religieuse.* C'est dans ce premier ouvrage que William James nous a donné l'élément de sa pensée religieuse le plus directement emprunté à sa vie. Mais si l' « expérience religieuse » semble être demeurée dans son essence étrangère au philosophe américain, et cela de son propre aveu, nous ne pouvons que trouver plus remarquable la sympathie, l'intelligence, la pénétration géniale dont il a fait preuve dans l'étude du problème religieux et plus particulièrement de l'âme religieuse.

Ainsi les lettres de William James nous révèlent une personnalité originale et forte, avant tout fidèle à sa propre vérité. Nous ne pouvons mieux traduire l'impression qu'il nous laisse qu'en transcrivant ici ces lignes qu'il traçait à la mémoire de son père : « Bien différent des gens froids, secs et tranchants qui pullulent aujourd'hui, il avait encore en lui toutes les chaudes fumées de la nature humaine originelle («ursprünglich»). J'espère qu'elles ne se font pas plus rares, les natures aussi foncièrement belles ! » (1) William James fait penser souvent à son grand compatriote qu'il appelle ça et là « le divin Emerson ». Il y a sans doute chez William James un sentiment plus aigu du tragique ou, selon ses propres termes, du « côté morbide de la vie », il y a aussi quelque chose de plus combatif qui contraste avec le quiétisme emersonien, mais tous deux ont la même conception religieuse de la destinée, le même culte de l'âme, la même foi en la mission divine que chaque individu doit remplir ici-bas. Dès la première lettre de notre recueil, William James, âgé d'une vingtaine d'années exprime avec chaleur son souci de ne pas se renier soi-même.

Je sens très bien toute l'importance de me décider rapidement à faire choix d'une carrière. Me voici parvenu à une bifurcation. D'un côté, c'est le bien-être matériel, et qui fera bouillir la marmite, mais il me semble que ce serait, en quelque sorte, vendre mon âme. De l'autre c'est la dignité et l'indépendance intellectuelles ; mais en même temps, la gêne matérielle. ... J'hésite, je l'avoue ; je suis porté à croire que

(1) P. 86.

par une affectueuse lâcheté, commune à toutes les mères, tu ne serais pas fâchée d'avoir un fils très prosaïquement prospère et gras, dût-il y sacrifier quelque chose de ses plus « nobles aspirations ». Mais j'aurais peur, une fois parvenu au faîte de cette prospérité, (*immanquable* pour peu qu'on accepte, sinon de manger de la vache enragée, au moins de renoncer à l'ambroisie divine) de ne pouvoir, sans angoisse, jeter un regard en arrière sur la vie que m'eût procurée la pure recherche de la vérité. Nul appât ne semble assez puissant pour *pouvoir* vous en détourner. (1)

A la fin de la vie de William James à plusieurs reprises, soit sous forme humoristique, soit sous forme sérieuse et grave, la même note revient dans sa correspondance :

J'ai réellement peur de mourir avant d'avoir dit mon dernier mot sur le salmigondis universel en un dernier ouvrage qui fera date (*epoche-machend*), enfin, et restera pour mes enfants un titre d'honneur. Puérile niaiserie ! Comme si l'on pouvait prétendre troubler la majesté de l'univers avec des formules, et comme si le monde du sens commun et ses obligations n'étaient pas de toute éternité la seule réalité réelle !... (2)

C'est décidément la dernière année que je fais mes cours, mais je voudrais que ce fût ma première année de liberté. Je m'aperçois de plus en plus que le « summum bonum » c'est, pour moi, de restreindre le champ de mes occupations ; et je vis dans la crainte de me voir fauché par le vengeur avant d'avoir pu révéler mon message. (3)

Si nous considérons en terminant ce vœu de toute la vie de William James : donner sa note personnelle dans le concert universel, laisser derrière lui l'expression vraie de ses plus intimes raisons de vivre, nous emportons de la lecture de ses lettres le sentiment que, quelque puisse être l'inachevé de son œuvre philosophique, autant parce qu'il a été que par ce qu'il a dit, son vœu le plus ardent a été exaucé.

CHARLES MASSON.

(1) P. 25.
(2) P. 249.
(3) P. 277.